



G. AYER/REDFERRO PHOTO POUR L'ESPRESSO

Profs Courage, fuyons !

L'augmentation surprise des salaires en début de carrière, annoncée par Luc Chatel, n'y changera rien : de plus en plus d'enseignants choisissent de changer de métier.

Un mois avant Noël, Luc Chatel a déposé un cadeau au pied du sapin de quelque 107 000 enseignants débutants : dès le 1^{er} février 2012, leur salaire d'embauche passera à 2 000 euros brut, au lieu de 1 890 actuellement. 110 euros d'augmentation, dans le porte-monnaie, cela fait léger, mais, dans l'opinion publique, cela peut peser lourd. Le but inavoué de cette mesure, qui entrera opportunément en vigueur quelques mois avant la présidentielle, est simple : faire oublier un autre chiffre qui a marqué les esprits, celui des 60 000 profs « recrutés » par François Hollande. « Cette mesure surprise est purement électoraliste,

ABANDON
Jérôme Cucarollo a compris qu'il ne supporterait pas les conditions d'exercice du métier : « Je ne veux pas être aigri dans deux ans... »

Hier, l'enseignant était respecté, admiré, craint. Aujourd'hui, il est charrié, bousculé, ignoré

s'énervent Bernadette Groison, secrétaire générale de la Fédération syndicale unitaire (FSU), un écran de fumée sur les véritables réformes qui s'imposent. Mais les jeunes n'ont plus envie d'être prof et ce n'est certainement pas ça qui résoudra le problème d'attractivité du métier. »

Hier, l'enseignant était respecté, admiré, craint. Aujourd'hui, il est charrié (« Tous flemmards »), bousculé (40 % des incidents graves dans les établissements concernant les personnels), ignoré (« Mais de quoi se plaignent-ils encore ! »). Pourtant, chargé d'une mission valorisante, éduquer, et désormais recruté à bac + 5, il devrait appartenir à une certaine élite. Las ! le mot fait rire et le métier n'at-

tire plus. En 2011, 18 734 candidats se sont présentés au concours des professeurs des écoles, pour 41 874 en 2009. Ce mouvement de désaffection s'observe aussi pour les professeurs du secondaire : à la rentrée 2011, 976 postes offerts aux concours externes n'ont pas pu être pourvus. Selon le Syndicat national des enseignants du secondaire (Snes), en neuf ans, le nombre de candidats présents a chuté de 70 %...

Jérôme Cucarollo, 24 ans, diplômé du master recherche en géographie à Grenoble, voulait être prof. Mais, au moment de passer le capes, il abandonne : « On met trop de bâtons dans les roues des débutants : les lieux d'affectation en ZEP révélés quelques jours... »

FRANCE ÉDUCATION

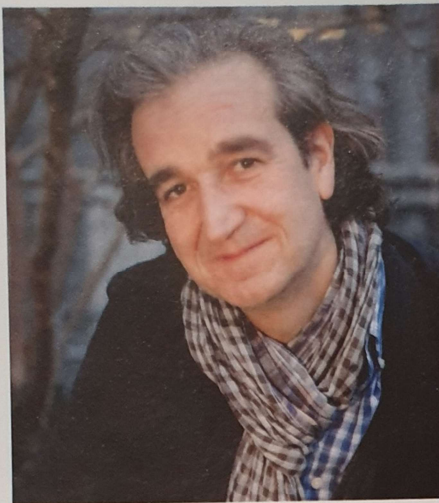
... avant la rentrée ; la nouvelle formation, qui ne les prépare plus du tout à la pratique ; l'énorme travail requis pour zéro reconnaissance ; les classes à pleins temps dès le début ; les programmes qu'on n'achèvera jamais... Des amis me racontent leur quotidien. Merci bien ! Je ne veux pas être aigri dans deux ans... »

Parmi ceux qui, malgré tout, ont tenté l'aventure, beaucoup se demandent s'ils ont fait le bon choix. 46 % des enseignants du premier degré et 39 % de ceux du second degré disent songer à quitter ce métier en raison du stress qu'il engendre (1). Fini, le temps où l'on entrerait à l'Éducation nationale en lui jurant fidélité. Ils sont de plus en plus nombreux à tout faire pour s'en échapper.

Virginie, démissionnaire : « J'ai fait un burn-out »

William Lambert a été professeur des écoles durant huit ans. En 2009, il démissionne. « Toute une vie dans une classe avec des enfants de 8 ans de 8 h 30 à 16 h 30 : c'est un peu comme entrer au monastère. La perspective d'en être au même stade dans vingt ans ne me convenait pas. Sans compter la faible rémunération, alors que le travail est épuisant. » Aujourd'hui, William réalise des reportages pour des journaux de collectivités locales. Il confesse penser avec nostalgie à ce « métier génial, hors du système marchand », qui lui « a beaucoup apporté ».

Virginie, elle, ne regrette rien. Normalienne, elle entame au milieu des années 1990 une carrière de professeur d'anglais, avec la soif d'enseigner. Elle choisit d'être en ZEP : issue d'un milieu modeste, elle croit dur comme fer à la transmission des savoirs et des valeurs de la République. « Je voulais participer à quelque chose de plus grand que moi, œuvrer au bien collectif. J'y suis allée la fleur au fusil. J'ai eu de très belles années, vécu des expériences humaines magnifiques, avec les élèves comme avec les collègues. Mais au bout de onze ans, j'en ai eu marre d'un système



S. CARON POUR L'EXPRESS

absurde qui ne tente rien pour aider ses personnels. J'ai fait un burn-out. » En arrêt maladie, Virginie reprend le chemin de la fac pour devenir traductrice. Elle s'installe à son compte en septembre dernier. A 38 ans, elle est ravie de sa nouvelle vie et décrit avec humour cet autre univers : « Mes clients me remercient pour mon travail, alors que je suis déjà rémunérée ! Il y a un rapport direct entre ce que je fais et mon revenu, c'est très gratifiant. Dans l'Éducation nationale, que vous soyez nul ou très investi, vous êtes toujours payé pareil... J'ai une meilleure qualité de vie, une plus haute estime de moi : je gagne moins, car je débute, mais le statut de profession libérale est beaucoup plus valorisé par la société. On ne me regarde plus comme une flemmarde - et pourtant, je travaille moins ! »

Comme William et Virginie, de plus en plus d'enseignants, déçus par la réalité d'un métier de conviction, souvent idéalisé, rêvent de jeter l'éponge. Mais le geste n'est pas si simple. Luc Chatel, ancien responsable des ressources humaines de L'Oréal, a bien évalué le problème de ces fonctionnaires qui aspirent à une « seconde carrière ». Le ministre de l'Éducation nationale a chargé Josette

Théophile, DRH de l'institution, de faciliter les passerelles, jusque-là quasi inexistantes. Des « conseillers à la mobilité » ont été affectés dans toutes les académies. Des portails informatiques ont été lancés (comme celui de la Bourse interministérielle de l'emploi public), afin d'informer les agents des possibilités de mouvement. Ceux-ci peuvent tenter de devenir inspecteurs, de partir à l'étranger, voire de changer de discipline. Mais seuls les meilleurs y parviendront. Les autres sont condamnés à la déprime.

Si les démissions restent rares - 313 en 2009-2010 - c'est que les enseignants ont peur. Pour certains, le secteur privé fait figure de croque-mitaine. Ils n'ont pas les codes, ne savent pas faire un CV, sous-évaluent l'étendue de leurs compétences réelles. Ils préfèrent être mal dans un environnement familier que de se confronter à l'inconnu. « Quitter l'Éducation nationale reste un parcours du combattant », reconnaît Rémi Boyer (2), fondateur de Aideauxprofs.org. En 2006, cet enseignant en géographie crée son association : « J'en avais assez d'entendre mes collègues dire "J'en peux plus d'être prof" sans savoir que faire. » Depuis, il a déjà accompagné 3 200 enseignants dans leur reconversion : 15 % d'entre eux étaient en congé pour longue maladie, devenus inaptes à être face à une classe ; 45 % en avaient ras le bol des incivilités, des parents agressifs, de leur hiérarchie infantilisante ; 40 % avaient juste fait le tour de leur métier.

« Les plus à même de changer sont ceux qui ont moins de dix ans d'ancienneté : ils ne sont pas trop broyés par la machine et pas encore trop payés. Les plus de 45 ans se disent qu'ils peuvent tenir jusqu'à la retraite. » Depuis deux ans, Rémi Boyer note l'arrivée de nouveaux « clients » : des débutants qui veulent vite faire demi-tour. Et ceux-là, échaudés à peine entrés, ce n'est pas l'augmentation de 110 euros qui les retiendra. ● LAURENCE DEBRIL

DÉPITÉ

William Lambert, ex-professeur des écoles :

« La perspective d'en être au même stade dans vingt ans ne me convenait pas. »

(1) *Livre vert sur l'évolution du métier d'enseignant*, de Marcel Pochard. La Documentation française, février 2008.

(2) *Enseignants et mobilité professionnelle. Conseils et outils pour choisir la vôtre*, de Rémi Boyer. Les Savoirs inédits, octobre 2011.